

tement être là pour essayer le premier les coups qui vont lui être portés.

Un Président de Communauté n'est pas un chef militaire qui peut juger nécessaire de partir et poursuivre la lutte au dehors, ou un militant qui se camoufle pour continuer plus efficacement une action nécessaire. Il est un passeur qui, face au danger, groupe autour de lui son troupeau, pour le maintenir contre l'orage. S'il commençait à fuir lui-même, qui resterait pour le grouper et le conduire jusqu'à l'abri avec le minimum de dommages ? Noblesse oblige !

23 NOVEMBRE

## LE MASQUE EST DÉCHIRÉ

**O**N n'eut pas à attendre longtemps, les Allemands allant vite en besogne.

Le lundi 23, vers 11 heures du soir, un martellement sinistère de pas dans le silence de la nuit ; on frappe à coups redoublés au domicile de M. Borgel. Un peloton de S.S. fait irruption dans l'appartement ; masques cyniques et durs, ce sont les exécuteurs des basses œuvres de la Gestapo, ceux qui acquièrent leurs galons à chaque série de crimes. Parmi eux, le Handstcharführer Pohl.

Ils demandent le Président de la Communauté.

Ce dernier est souffrant, mal remis d'une fièvre typhoïde qui l'a beaucoup abattu. Sans égards pour son âge, son état, on l'arrache aux larmes de ses petits-enfants, on l'arrête sans explications, sans un mot d'apaisement à sa fille épouvantée ; on a enlevé également à celle-ci son époux, dont le seul crime est d'être le gendre du Président.

Enfin ces louches policiers n'oublient pas d'emporter l'appareil de T.S.F. qu'ils ont vu dans la chambre à coucher. L'aiguille était-elle demeurée à la longueur d'ondes de 31 mètres ?

Dans l'oscur silence, les enfants pleurent, la fille gémit, privée dans le même moment du père et de l'époux, dans une horrible angoisse.

Dans d'autres maisons juives, d'autres épouses, d'autres enfants pleurent : l'ancien Président de la Communauté, Mr Samama et son beau-frère, ont été éliminés; le Consul de Finlande, Jacques Citanova, franc-maçon notoire, est également arrêté dans la nuit.

Une auto attend en bas. Très vite, on y encadre les prisonniers. Arrêt avenue de Paris à la Kommandantur, puis on repart, précédé d'un camion, où ont pris place des soldats en armes. A toute allure sur la route des remparts de Bab-Sadoun, les voitures filent en un convoi lugubre. Où les mène-t-on ainsi, loin des quartiers habités, dans le froid pénétrant de cette nuit d'hiver ? Faut-il dire adieu à tout ce qu'on aime ? Prisonniers de la Gestapo, est-ce à une exécution sommaire qu'on les conduit ?

Cependant, les autos semblent remonter vers les arrières de la Kasbah.

On s'arrête soudain devant un vaste bâtiment et on conduit les prisonniers à travers un dédale de cours intérieurs, de couloirs sombres et humides. On ouvre une porte, c'est une cellule où on abandonne chacun de ces criminels à ses tristes pensées. Sans fermer l'œil jusqu'au matin, dans le noir glacial, sur une pailleasse sans couverture, recroquevillé dans le manteau, c'est la première nuit. Au matin, transport des tinettes, cinq minutes dans un préau, puis les interrogatoires commencent.

Cependant à Tunis, la nouvelle se répand. Une affreuse oppression étreint les gens silencieux. Le masque est déchiré. A ce signal de la persécution, tous compriment que ces Allemands, venus, paraît-il, en défenseurs — *Nehring et Plato disent* — allaient commencer leur néfaste besogne, personne ne se sentit plus en sécurité; juifs et non juifs réalisèrent qu'ils étaient exposés : une délation et c'en est fait, peut-être le camp de concentration, la déportation ou la mort.

Chez nos notables, quelques-uns disparurent, s'évanouirent; certains du reste, cédant à des appréhensions légères.

Ce fut la Grande Peur.

Des parents et quelques amis jugèrent de leur devoir d'assister ces familles désemparées, d'unir leurs démarches

Comment vous exprimer notre gratitude, cher M. Lafont; vous avez ouvert votre cœur à notre détresse, lutté avec nous, pour nous, contre cet odieux arbitraire, comme un ami, comme un frère, comme un Français ! Nous gardons le souvenir de votre accueil affectueux, M. Binoche; cette cause fut aussitôt la vôtre, elle fut défendue sans défaillance. Merci encore, Si Aziz Djellouli; Charles Saumagne, à l'amitié fidèle ! (1)

Devant l'émotion officielle à laquelle ils ne s'attendaient guère pour des juifs, ces parias de l'Humanité, les Alle-

(1) M. Lafont était alors Ministre Plénipotentiaire, Délégué à la Résistance Générale, M. Binoche, Préfet, Secrétaire Général du Gouvernement Tunisien, Si Aziz Djellouli, Cheikh El Medina, Gouverneur de Tunis.

mands paraissent surpris, interdits. Ils auraient eu, a-t-on su par la suite, l'intention de frapper un grand coup, et par une exécution rapide, brutale et retentissante, obtenir cet effet d'intimidation et de terreur qui marque partout leur main-mise sur un pays. La qualité de diplomate allié de l'un des prisonniers, M. Citanova, Consul de Finlande, les aurait retenu de procéder immédiatement à leur projet. Ce retard providentiel aurait permis aux interventions officielles de se produire et d'avoir leur effet.

Pressée de divers côtés, la Résidence eut, en l'occurrence, une attitude très ferme. Se basant sur une clause de la convention passée avec les Allemands, aux termes de laquelle les pouvoirs de police étaient exclusivement réservés à l'Autorité Française, une lettre fut adressée au Ministre Rahn, pour protester contre des arrestations effectuées en violation de ces accords. Les démarches auprès de ce dernier, étonné de cette réaction, durèrent quelques jours; la question aurait même été soumise aux Chancelleries. Les Allemands cédèrent enfin, désireux d'éviter dans le début, une polémique sur une disposition dont ils n'allaient guère s'embarrasser par la suite.

..

Entre temps, M. Borgel était l'objet, de la part de la Gestapo, d'un traitement privilégié, qui cadrait mal avec son caractère réservé d'homme de travail, de foyer, n'ayant jamais eu d'activité politique. Mise au secret, interrogatoires répétés, durant parfois 3 à 4 heures d'affilée, avec toute la mise en scène qui s'impose en ces circonstances: réveils dans la nuit pour y procéder, « inculpé » dans l'obs-

curité, le visage éclairé par des lampes électriques à lumière projetée, pistolets sur la table, questionnaire mené par des officiers se relayant, les mêmes questions revenant par des voies différentes pour amener des contradictions, manœuvres d'intimidation, menace de maintien en prison, de déportation, rien n'a manqué, comme s'il se fût agi d'un prisonnier d'Etat dangereux, là où il n'y avait qu'un honnête homme. Cet homme se découvrit, dans une situation aussi nouvelle pour lui, aussi tragique, une sérénité, un sang-froid, qu'il ne faut guère attribuer au fatalisme propre aux Orientaux, mais plutôt à un phénomène physique: après certaines émotions brusques et profondes, la faculté de s'émouvoir s'émousse sensiblement, les nerfs n'agissent plus de la même façon, l'homme se cuirasse. On a cru voir la mort de près: depuis on est « blindé ».

Le deuxième soir, comme après avoir déboulé leurs ceinturons, ils posaient leurs revolvers sur la table, le canon dirigé vers lui, M. Borgel, avec un léger sourire, fit une remarque: « Ces armes sont sans doute chargées; par mégarde, un accident peut arriver et vous avez encore besoin de moi pour l'interrogatoire ». Et il eut le geste de détourner la direction des pistolets. Une seconde d'hésitation, et ils les repoussèrent plus loin.

..

« Qu'est-ce que la Communauté, la population juive de Tunisie, ses idées, ses sentiments, ses richesses? »

Tour d'horizon politique: « La Résidence, l'Administration Tunisienne, son zèle pour le Maréchal Pétain? » — « Les Musulmans? Leurs rapports avec les Français, leurs sentiments? »

Tout cela amené de différentes façons, en un français souvent très déficient, ce qui était assez surprenant. On se serait attendu à trouver, dans une organisation aussi perfectionnée que la Police Politique Allemande, un personnel d'interprètes plus qualifiés.

« Et le Rabbino ? » Il les intéressait vivement, le Grand Rabbini de Tunisie, à tel point qu'ils voulurent l'avoir aussi et le donner comme compagnon aux prisonniers. C'eût été un crime, le vénérable « Rebbi » n'y aurait pas résisté, mais il fallut les protestations véhémentes de M. Borgel, pour que le projet fût écarté. Ce dernier put voir également sur le bureau des enquêteurs, des listes très longues comportant de nombreux noms de notables israéliques : les Allemands lui firent part de leur intention de les arrêter également ; sans doute la Wehrmacht se serait-elle sentie davantage en sécurité si ces dangereux terroristes étaient enfermés : Le Président réussit à les en dissuader, prenant sur lui la responsabilité de ses coreligionnaires, dont il garantit l'esprit pacifique. « Sur votre tête », lui demanda-t-on. Il acquiesça.

Pour le surplus, il répétait sans se lasser, aux mêmes questions répétées sous formes différentes : les Israéliques de Tunisie — dont la majorité est loin d'être riche, le prolétaire juif étant des plus misérables — sont gens paisibles ; ils ne se mêlent pas de politique et ne sont pas placés pour connaître les sentiments de l'Administration supérieure sur des problèmes qui ne sont pas de leur ressort ; quant à l'Amiral Esteva, il paraît — ce n'était pas trop s'avancer — devoir, en toute occasion, s'en tenir aux instructions du Maréchal Pétain. Pour ce qui est des Musul-

mans, ils sont très attachés à la dynastie hasséinite, et ne peuvent manquer de reconnaître l'action bienfaisante et civilisatrice de la France en ce pays.

« Le Destour ? » Mon Dieu, il connaissait assez superficiellement toutes ces questions. Le Destour, c'est un mouvement, un parti, le parti de la Constitution. Le terme même l'indique.

Avant-ils besoin de retenir, des heures durant, un vieil homme, malade, pour des renseignements de l'espèce ?

« Vous les Juifs, vous êtes tous gaulloises », lui affirmait-on en assénant le poing sur la table. « Croyez-vous ? Vous croyez cela vraiment ? », répondait M. Borgel, avec cette habitude bien juive de répondre à une question par une question, mais en même temps d'esquiver une interrogation dangereuse.

Et les autres de reprendre : « Nous n'en voulons pas aux Juifs en tant que Juifs, mais en tant qu'alliés de nos ennemis, les Gaulloises et les Anglo-Saxons ». Silence. Il pensait aux Synagogues de Nuremberg et de Berlin, aux autodafés de livres saints, de Tables de la Loi, en 1933 et 1934, aux violences inhumaines de l'automne 1938, alors qu'il n'y avait ni gaulloises ni guerre.

Ils lui demandèrent également ce que fut sa vie, ses fonctions. Il dit tout, très simplement, son existence de travail, sa charge à la Communauté, uniquement préoccupé d'assistance et de bienfaisance.

Un soir, ils s'entêtèrent, voulant à toute force lui faire reconnaître la qualité de franc-maçon. Il répondit qu'ils faisaient erreur, n'ayant jamais appartenu à une loge maçonnique. « Loge maçonnique, comment connaissez-vous